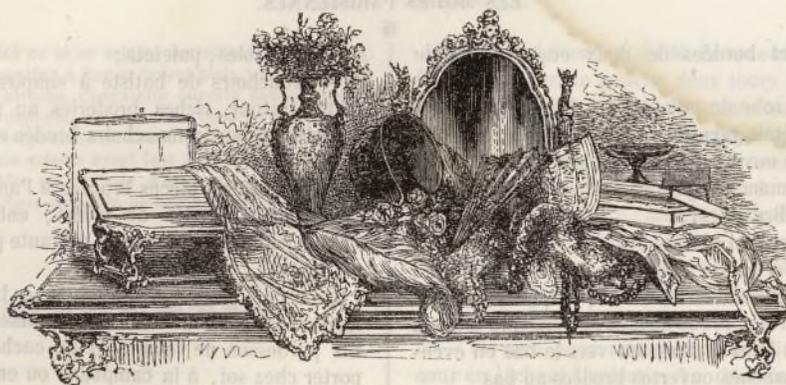




LES MODES PARISIENNES

*Chapeau et bonnet de M^{me} Julien boulev^r des Italiens 4.
Dentelles des fabriques Françaises et Belges rue Vivienne au coin du boulev^r.*

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MANETTE (1^{re} partie), par LÉON GOZLAN. — CAUSE-
RIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — PÉBUS ILLUS-
TRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Les toilettes d'été se portent encore, mais n'intéressent plus. On pense déjà aux modes de la prochaine saison.

Cependant nous avons un mois, deux peut-être, avant de prendre les lourds costumes d'hiver.

Nous sommes en fait de modes aussi changeants qu'en fait de politique : ce que nous avons ne nous plaît guère ; c'est ce que nous aurons ou ce que nous voulons qui est l'objet de notre ambition.

Déjà les toilettes légères sont parfois protégées d'un cachemire carré fond noir, fond bleu, fond blanc ou orange.

Les coquets cachemires brodés en soie reparaisent aussi ; nous dirons qu'ils sont même préférés comme supplément d'une toilette d'été.

La dentelle de laine convient aussi très-bien en ce moment, car elle est riche de dessins ; nous croyons qu'elle sera fort à la mode pour garniture de manteau ou pardessus d'hiver. En attendant,

on porte beaucoup les pointes de dentelle de laine sur les robes de mousseline de soie, mousseline de coton, et robes de taffetas. Ces pointes, à grand succès tout l'été, n'en sont encore qu'à leur début ; l'été prochain les verra paraître avec encore plus de vogue.

Dans les coffrets de mariage qui ont été composés ou qui se composent en ce moment, nous voyons toujours y mettre une pointe en dentelle de laine.

On sait que la plupart des choix de dentelle se font dans les magasins des *Fabriques françaises et belges* (1), et qu'ils peuvent, dans ces différentes fabriques, réunir les plus belles dentelles à des prix très-modérés. Nous y avons vu acheter trois volants d'application de Bruxelles de dessins riches et légers, — quelques aunages de même dentelle, mais beaucoup moins haute, pour les garnitures des manches et de la berthe-châle, — une écharpe de dentelle d'application, — une garniture de point d'Alençon pour bonnet, — puis la pointe de dentelle de laine noire. Ces dentelles faisaient partie d'un joli coffret de mariage en bois de rose formant petit meuble.

Les robes faites pour la jeune mariée qui devait recevoir ce coffret renfermant dentelles, cachemires et bijoux, étaient presque toutes en étoffes de soie d'hiver. La robe de mariage était en beau taffetas blanc, garnie de trois volants d'application de Bruxelles : le corsage était montant, ouvert devant, garni de dentelle ; la chemisette ouverte aussi, mais s'approchant vers le milieu de la taille ; les manches demi-longues,

(1) Rue Vivienne, au coin du boulevard.

ouvertes et bordées de deux engageantes de dentelle.

— Une robe de taffetas gris-lilas pour toilette de visite était garnie de cinq volants découpés : le corsage ouvert devant ; les manches ouvertes avec sous-manches garnies de deux rangs d'application de Bruxelles.

Une autre, en taffetas uni gros-vert glacé noir, était en forme de redingote brodée devant au passé et passementerie noire, le passé vert ; le corsage fermé, brodé devant sur presque toute la largeur du haut et finissant vers le bas en éventail ; les manches ouvertes brodées au bas.

Une robe de beau damas fond feutre à dessins dentelle blanche était faite en redingote unie : les manches ouvertes bordées de cinq volants de petits rubans assortis ; le corsage ouvert devant, garni de trois volants de rubans, le premier tournant autour, les deux autres s'arrêtant dans la couture des épaules.

Une jolie robe en taffetas broché à petites guirlandes de fleurs bleues et roses, et feuillage vert nuancé sur fond vert-clair, était garnie en tablier, mais très-écarté, de deux petits volants festonnés mat de dents variées de couleurs assorties aux fleurs et au feuillage de la robe ; le corsage était demi-décolleté, ouvert jusqu'en bas, et traversé jusqu'au milieu par trois doubles rangs de volants festonnés ; le tour du corsage garni d'un double rang de volants festonnés ; les manches demi-longues, ouvertes et garnies d'un double rang de volants festonnés.

Une robe de chambre en cachemire imprimé fond bleu et fleurs variées roses était doublée de taffetas rose : le corsage à revers pouvant se fermer était doublé de taffetas rose ; les manches ouvertes très-larges du bas avec revers roses. Un petit pardessus en pareil était tout entouré d'un revers piqué en soie rose, et rattaché devant par une échelle de nœuds de ruban rose.

Une robe simple était en armure gris-mélangé rayée devant de six rayures vertes : le corsage-veste à basques ; les manches ouvertes entourées de rayures vertes.

Quant à la lingerie, il serait difficile d'en donner une description exacte ; elle est tellement variée, qu'il faudrait en écrire un volume :

Chemisettes montantes, décolletées, fermées, ouvertes ; sous-manches fermées en batiste, plissées, brodées ; sous-manches ouvertes garnies de volants de mousseline brodée à broderie mate ; sous-manches de tulle garnies de dentelle ;

— Bonnets du matin en mousseline, broderie anglaise ;

— Bonnets de la matinée en dentelle ornés de flots de petits rubans de gaze ;

— Jupons brodés en tablier ; jupons brodés au bas, sur différentes hauteurs, en broderie anglaise ; peignoirs ;

— Camisoles, paletots ;

— Mouchoirs de batiste à simples broderies mates autour, riches broderies au plumetis et dentelle au bord ; mouchoirs brodés en chaînette de couleur ;

— Chemises à pièces brodées à l'anglaise, bas de manches brodés de même ; enfin tout ce qu'une jeune femme riche et élégante peut désirer en lingerie.

On a fait, cette semaine, chez nos bonnes confectionneuses de manteaux et mantelets, des petits pardessus de velours et de cachemire pour porter chez soi, à la campagne ou en ville : les pardessus de velours étaient brodés en passementerie autour ; ceux de cachemire étaient gris, brodés autour en soie gros-bleu à gros pois.

Les demoiselles Romain (1), qu'il faut toujours citer quand il est question d'élégance, ont composé, à l'occasion de la réouverture de l'Opéra, de très-jolies coiffures ; les unes en dentelle ou en blonde ornées de fleurs, les autres en ruban. Celles en ruban sont charmantes ; elles se composent de coques de ruban arrangées en grosses touffes à l'italienne, avec grands bouts flottants jusque sur les épaules.

Ces demoiselles font aussi de très-jolies capotes légères en ruban et dentelle.

Quant aux modes d'hiver, ces demoiselles composent leurs modèles, mais ne les montrent pas encore ; au mois d'octobre, l'interdit sera levé : nous verrons alors sous quel aspect le satin, le velours, la dentelle et les rubans seront façonnés.

Tout ce qu'on peut présumer d'après les modes d'été, c'est que les modes d'hiver seront très-variées et très-élégantes :

— Chapeaux, bonnets, coiffures, manteaux, mantelets, robes, tout sera, dans son genre, au plus haut degré de luxe.

Il n'est pas jusqu'aux robes de mérinos-cachemire ou de satin de laine qui déjà ne se préparent avec un certain luxe. Nous avons vu des devants de robes brodés en lacets de soie à dessins arabesques, ou simplement figurant, de chaque côté, en regard, un double ou triple feston ; les devants de corsage sont brodés dans le genre des jupes.

Lorsque ces robes se font à corsage-veste, les devants, jusqu'au bas des basques, sont brodés de même.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Bonnet de dentelle orné de fleurs. Robe garnie de dentelle et de ruban, à corsage ouvert, bordé d'un revers de dentelle ayant en tête un froncé de ruban. Ce corsage est en outre garni de trois rubans froncés posés en échelle. La jupe et son lé de devant découpés à dents,

(1) Rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

de chaque côté ce lé se rejoint aux autres en avançant dessus, de manière à former volant plat, sous lequel est une dentelle blanche. Chemisette ouverte devant brodée et bordée de dentelle. Sous-manches bordées de dentelle.

Capote de crêpe ornée de fleurs. Robe de taffetas chiné garnie de trois volants ayant leur tête prise sur la hauteur; cette tête se compose d'un bouillonné surmonté d'un volant. Sous-manches de tulle bordées de dentelle.

MANETTE.

La diligence de Bourges était arrêtée depuis trois minutes seulement sur la grande place de Saint-Faréol-dans-les-Bois, et, selon l'usage immémorial, devant la boutique de M. Leveneur. C'était le relais de sept heures, et, comme on était encore dans l'automne, la nuit commençait à peine à brunir les objets environnants. Quoique la station de la diligence de Bourges ne fût pas un spectacle nouveau pour les habitants, ils n'en étaient pas moins venus flaner autour des voyageurs, qui les regardaient avec une parfaite indifférence. Ce qui attirait plus particulièrement leur attention, c'étaient les caisses, caissons, paniers, ballots, que le conducteur, monté sur le haut de l'impériale, faisait passer à une jeune fille placée au pied de l'échelle.

« En reçoit-il ! en reçoit-il ! » murmurait-on avec un ton d'envie autour de la voiture. Leveneur finira par être le plus riche du département, si cela continue. »

Le conducteur cria une dixième ou douzième fois :

« Un ballot de toile écrue pour M. Leveneur ! »

La jeune fille tendit, roidit ses petits bras, et après avoir chancelé un instant sous le poids du lourd ballot de toile, elle le déposa à terre sur les marches de la boutique.

« Bon ! il va maintenant se lancer dans les toiles, avaient dit tout bas les curieux amassés près de la diligence.

— Un sac d'argent pour M. Leveneur ! cria une dernière fois le conducteur en disant à la jeune personne qui recevait le paquet : Pour le coup, c'est trop pesant pour vous, la belle enfant; cinq mille francs... appelez votre père.

— Me voici ! me voici ! répondit M. Leveneur, qui, après avoir écarté assez brutalement du coude celle dont les forces n'avaient pas paru suffisantes au conducteur, avait posé un pied sur l'échelle, l'autre sur le moyeu de la roue, et, de ce double point d'appui, s'était élancé presque au niveau de l'impériale.

— C'est pour si peu que tu m'as dérangé, Lanisette ?

— Dame ! l'enfant ne m'a pas semblé assez forte....

— Elle le deviendra, dit M. Leveneur en faisant faire avec la main gauche deux tours en l'air au sac de cinq mille francs, et en saisissant avec la droite la main du conducteur comme pour l'attirer sur son épaule et le descendre avec lui.

— Inutile, criait en se débattant le conducteur Lanisette; on sait que, malgré vos soixante ans, vous êtes encore solide, père Leveneur.

— Soixante ans ! cinquante huit, s'il vous plaît.

— Vous pourriez tout aussi bien dire trente, avec votre vigueur.

— Ce sera pour une autre fois, dit M. Leveneur en lâchant Lanisette. Va donc lui chercher un verre de vin pour qu'il fasse rafraîchir ses chevaux, ordonna-t-il ensuite à la jeune fille qui attendait toujours la chute de quelque nouveau colis; n'entends-tu pas, Manette ?

— Oui, mon père, j'y cours...

— Comme il la traite ! se disaient les gens de Saint-Faréol.

— Une si gentille créature !

— Qui aura au moins cent mille francs de dot.

— Dites donc cent mille écus.

— Vous croyez ?

— Sans doute. On ne compte plus avec Leveneur. Il marche dans l'or.

— Trouves-tu qu'elle vient bien ? demanda Leveneur à Lanisette, qui n'attendait plus que son verre de vin pour partir.

— Il faudrait être difficile pour ne pas le trouver.

— Mais, conducteur, nous allons donc passer la nuit ici ?

— Conducteur, partirons-nous ?

— Conducteur, ne partirons-nous pas ?

— Un peu de patience, mes bourgeois, nous allons fendre l'air.

— Eh bien ! reprit Leveneur en donnant un grand coup de poing dans la poitrine de Lanisette, je la garde pour quelqu'un que tu connais...

— Moi ? dit Lanisette, sans pénétrer la pensée de M. Leveneur.

— Toi-même, Lanisette. Mais la voici, silence !

— Mademoiselle, dit Lanisette en prenant le verre de vin des mains de Manette, mademoiselle..... je sais quelque chose que je ne sais pas entièrement mais si je ne sais pas entièrement....

— Conducteur du diable ! nous en irons-nous d'ici ?

— Conducteur, vous êtes une...

— Mes honorables bourgeois, de quoi vous plaignez-vous ? nous partons... mais nous partons... »

Enfin, Lanisette allongea son fouet; Manette était déjà descendue, et M. Leveneur rentra l'échelle dans la boutique.

La voiture s'était mise en marche, lorsque Lanisette appela :

« Mademoiselle Manette! mademoiselle Manette! »

Manette accourut. Au même instant, le conducteur lança sur la place, au milieu de la poussière, tous les sacs de cuir où étaient renfermées les lettres pour Saint-Faréol et les communes voisines.

« Je n'avais oublié que les sacs aux lettres, dit-il. Rien que ça.

— Je ne les avais pas oubliés, moi, » pensa M. Leveneur, qui avait observé tous les mouvements de Lanisette, prêt à le rappeler s'il avait tourné l'angle de la place sans se souvenir de déposer les sacs de la correspondance. Quelques minutes après, on n'entendit plus que le roulement lointain de la diligence de Bourges : les oisifs regagnaient le café, et M. Leveneur faisait monter dans sa chambre, par Manette, tous les sacs aux lettres.

La très-petite commune de Saint-Faréol-dans-les-Bois n'est pas plus dans les bois qu'une foule d'autres localités qui se parent de cette qualification pittoresque. Sans doute, elle reçut cette désignation au temps où la France était boisée partout, temps barbare auquel il faut pourtant s'efforcer de revenir, du moins en ce qui touche la plantation du sol, si l'on veut avoir des pluies au lieu d'orages et des récoltes au lieu de dévastations.

En cessant d'être couverte d'un manteau de verdure, la commune de Saint-Faréol n'a pas encore perdu sa physionomie agreste. Elle s'élève sur une colline ravinée qu'entourent au delà des dernières lignes circulaires de sa base des vignes comme on sait les faire venir dans les pays contraires à leur développement, c'est-à-dire fort vivaces, fort belles et très-productives. Il est reconnu que les soins et la volonté remplacent presque toujours avec avantage l'heureuse influence du soleil. Les contrées méridionales, avec leur magnifique soleil, donnent des vins médiocres; mais ne quittons pas Saint-Faréol-dans-les-Bois. Son église, du XIV^e siècle, est bâtie si au bord du mamelon principal, qu'elle semble toujours près de rouler, au moindre orage, dans les champs d'asperges dont la plaine est semée. Les asperges de Saint-Faréol sont en haute réputation aux environs. Des deux côtés de cette bonne grand'mère d'église se rangent les plus vieilles maisons de la commune, si l'on peut donner ce nom à des tas de plâtre crevassés, si parfaitement désunis que l'on aperçoit non-seulement les ais et les mortaises pourris, mais le jour filtrant de toutes parts à travers ces matériaux délabrés. Rien n'est charmant comme de voir paraître aux croisées branlantes de ces antres de jolies têtes de villageoises coiffées d'un madras rayé. Le dimanche, il y a de délicieux tableaux à saisir. Tout est en mouvement sur la ligne de ces maisons et de ces croisées. C'est la collerette qui finit de sécher,

c'est le fer à repasser qu'on approche d'une joue rose pour s'assurer qu'il ne roussira pas le linge, c'est une longue chevelure blonde prise entre les dents du peigne, c'est la croix d'or admirée cent fois. On se hâte, on s'impatiente, car le dernier coup de la messe a sonné.

La grande place de Saint-Faréol n'est pas plus grande que Saint-Faréol n'est dans les bois; on l'appelle grande sans doute parce qu'il n'y en a pas d'autre à lui comparer. Elle est pavée, mais le cailloutage est si dur, si blessant, qu'on préférerait marcher dans les terres labourées. Du reste, la grande place a ses établissements de rigueur à offrir aux étrangers : la mairie avec un cadran solaire, le café et ses deux banquettes, le cabinet de lecture, où l'on vend aussi du tabac, et le marchand de vins dont l'enseigne, sans qu'on sache pourquoi, présente l'image chaudement enluminée d'un sapeur de la garde nationale. C'est sur cette place que se trouve aussi le bureau de poste de M. Leveneur, lequel cumulant, selon l'usage de beaucoup de directeurs de poste, tient l'épicerie en gros et en détail, la poudre de chasse, les artifices pour les fêtes, et tous les instruments de pêche.

A partir de ce plateau assez vivant l'été, et à l'époque de la chasse particulièrement, le village descend avec rapidité vers la plaine, qui de ce côté est d'une richesse remarquable. Les dernières maisons de ces rues inclinées touchent déjà aux murs des magnifiques parcs dont la campagne est couverte. Beaucoup de familles anglaises qui ont leurs enfants aux collèges d'Orléans et de Tours habitent ces propriétés seigneuriales, appartenant aujourd'hui en grande partie à des maîtres de forges de la Sologne. Ceux-ci vivent avec douze cents francs, et se font des revenus de quinze à vingt mille francs.

A une demi-heure de marche environ, on trouve la Prairie, vaste et beau terrain placé entre la commune de Saint-Faréol-dans-les-Bois et celle de Saint-Michel-hors-des-Bois. C'est une immense prairie dont les habitants des deux communes voisines ont fait, sans le vouloir, une charmante promenade. Ils ont tracé à frais communs un canal autour de cette plaine de verdure, et planté quatre rangées d'arbres sur les deux berges, ce qui a formé des allées très-fraîches, et découvrant à leur extrémité le village de Saint-Michel. Comme l'agrément est rarement le motif qui entraîne les communes à se mettre en dépense, on se demandera celui qu'ont eu Saint-Faréol et Saint-Michel pour se donner une si délicieuse promenade : ce motif, le voici. Saint-Faréol n'est pas riche, mais il est laborieux; Saint-Michel est à l'aise, mais il doit sa position à l'activité de Saint-Faréol. L'industrie de Saint-Michel est dans la fabrication des toiles peintes et des châles; elle réclame une multitude de bras, et Saint-Faréol les

fournit. Afin que le chemin fût plus court aux ouvriers, il fallait le rendre meilleur. L'ancien chemin n'était plus praticable. On l'agrandit, on prit sur la prairie, et l'on profita d'une petite rivière, *la Serpente*, qui passe près de là, pour alimenter un canal. L'endroit reçut de ces améliorations une physionomie nouvelle. Chaque fabrique, chaque manufacture se dessina; sur les côtés du chemin, des carrés de gazon, des jardins anglais, de petits parterres, riante préface de la maison de travail dont l'aspect est toujours si sévère. Enfin la Prairie devint une délicieuse promenade, le rendez-vous des habitants des deux communes, l'endroit où les amants se voient pour la première fois, celui où les gens de la fabrique et les gens de la campagne se rencontrent le dimanche pour danser, quoique ces derniers n'aient guère les mœurs de la population ouvrière. La Prairie à une place forcée, on le voit, dans le souvenir de toutes les choses un peu mémorables. On s'est vu tel jour à la Prairie; on se rencontrera tel autre soir sur la Prairie. Il ne faut pas cependant qu'une jeune fille y soit vue trop tard. Un proverbe de l'endroit dit même : *Trop tôt à la Prairie, très-tard se marie.*

Ancien garde-chasse du prince, M. Leveneur, dont nous venons d'indiquer la demeure, est une autorité dans le pays; mais, comme toute autorité, il est plus considéré qu'aimé, et encore cette considération ne résiste-t-elle pas toujours à l'analyse. De quel prince M. Leveneur a-t-il été le garde-chasse? Ici commence déjà l'ambiguïté. Il avait été employé chez M. de Meursanne, qui était loin d'être prince; simplement comte, mais resté excessivement riche, parce qu'il avait eu le courage de ne pas émigrer: il avait repris sous la restauration l'ancien train de vie de sa maison, connue par ses goûts pour la chasse. Les écuries du prince de Condé pouvaient seules être comparées à celles de M. de Meursanne. Il avait quarante chevaux, de beaux chenils fournis par l'Angleterre, enfin les plus riches équipages de chasse qu'il y eût en France, toujours, bien entendu, après ceux du prince de Condé. Mais quelque liberté qu'il laissât à ses gens de le voler, et les employés de sa maison ne s'en faisaient pas faute, il était difficile de comprendre comment il aurait été la seule cause de la fortune qu'on attribuait à M. Leveneur. Que son ancien garde-chasse eût bénéficié sur l'achat et la revente des chevaux, la coupe des bois, les foins et autres trafics, c'est incontestable; mais ces gains n'expliquaient pas la position qu'il s'était créée depuis la mort de son protecteur. M. de Meursanne ne lui avait laissé en mourant qu'une pension de quinze cents francs. Ainsi cette pension et les profits de son bureau de poste, qu'il devait à l'influence du neveu du comte, auraient dû composer, plus quelques économies, la masse de ses biens réels.

Or, se demandait-on dans le village de Saint-Faréol et au loin, comment Leveneur achète-t-il toujours, depuis dix ans, des quartiers de terre, des vignes par ci, des carrières d'ardoises par là, des moulins, des bois? Où prend-il tout cet argent? Il prête à gros intérêts. Leveneur prêtait sans doute; et qui ne prête pas dans les campagnes? Mais eût-il prêté encore davantage, il n'aurait jamais pu, avec les intérêts les plus usuraires, faire les acquisitions dont il s'arrondissait sans cesse. D'année en année, sa réputation d'homme riche s'étant considérablement accrue, on l'appelait souvent M. Leveneur le riche devant les étrangers, auxquels on le citait comme dans d'autres pays on cite un monument :

« Ce monsieur qui passe, vous disait-on, c'est M. Leveneur le riche; ce monsieur qui rentre chez lui en cabriolet, c'est M. Leveneur; ce monsieur qui fume sur sa porte, c'est le riche M. Leveneur. »

Il aimait beaucoup en effet se placer devant sa porte, et y fumer des heures entières comme pour répondre à l'admiration de ses concitoyens. Malgré ses cinquante-huit ans, il avait conservé sa haute taille, ses jambes de chasseur toujours serrées dans des guêtres de cuir, et sa tête carrée ombragée par de gros favoris gris-blond. Comme si la nature n'avait rien voulu faire sans raison, elle lui avait donné un nez large et inquiet comme celui des bassets d'Écosse et des yeux verts toujours en arrêt. Ses épaules rondes et arquées, ainsi que les ont les hommes forts, se terminaient par des mains velues qui auraient étouffé un sanglier. L'habitude de vivre au soleil et au grand air pendant qu'il remplissait les fonctions de garde-chasse auprès de M. de Meursanne avait tanné la peau de son visage et jeté des rousseurs sur ses joues. C'est aussi à cette existence en pleine campagne, laborieuse, active, toute de soumission au maître, toute de commandement sur les animaux, qu'il devait un caractère par moments docile et humble, parfois violent et terrible comme un coup de fusil. De son troisième mariage avec la fille d'un fermier du comte de Meursanne, il n'avait qu'une enfant, charmante et malheureuse créature, qui entra dans le monde dans sa dix-huitième année. Issue d'une source vivace, Manette opposait aux fatigues dont on l'accablait un tempérament pur, une constitution de race : l'abus du travail n'avait pas encore eu d'action sur l'émail de ses contours; ses formes rondes et fines avaient conservé en elle les charmes de l'enfance, et laissaient entrevoir une merveilleuse jeunesse. Sous un simple bonnet à la paysanne dont les côtés s'appliquaient avec leurs mille petits plis sur ses cheveux noirs et venaient partager la conque délicate de ses oreilles, descendait grave, réfléchi, mais correctement beau, un visage frais, adorable. Le front, par sa blancheur suave, donnait une valeur extraordinaire à

l'éclat des yeux, à la longueur soyeuse des cils, ces conducteurs électriques et mystérieux de toutes les étincelles parties de l'âme, du cœur et de l'esprit. Noirs et voilés, les yeux de Manette disaient et cachaient à la fois l'innocence et l'ardeur de ses sentiments. Sa bouche était riante; elle allait vers le désir, l'émotion, tous les appels extérieurs, ainsi que la saillie un peu relevée de son nez, en cela d'un ensemble miraculeux avec le dessin des lèvres et l'avancement délicatement charnu du menton. En harmonie avec ce délicieux visage, le cou de Manette, l'arc de ses épaules, le dessin de ses bras, de sa poitrine jetée en avant comme un bouquet, offraient le caractère d'une fille de la campagne que le hasard de la beauté et les soins d'une éducation choisie ont élevée au-dessus de son rang, sans la confondre avec les personnes de la ville. Si Manette, pour être comprise, avait besoin d'être comparée, on dirait qu'elle ressemblait, mais à une foule de nuances près cependant, à ces ravissantes demoiselles de compagnie qu'on voit à Vienne et à Berlin, à ces types divins que van Ostade, Skalken et Miéris ont immortalisés dans leurs tableaux sous le nom de *la belle fileuse*, de *la belle chocolatière*, etc.

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

*. L'inventaire qui vient d'être fait tout récemment au théâtre de l'Odéon a révélé la découverte d'un singulier amas de richesses.

En fouillant dans des greniers où n'avaient pas pénétré depuis longtemps les plus audacieux régisseurs, on a trouvé une mine de tragédies, un véritable *placard* de comédies.

Je n'ose pas dire que ces manuscrits valent leur pesant d'or, mais enfin ils valent quelque chose, — on a compté qu'il y en avait pour près de soixante francs, en estimant le papier à quatre sous la livre, ce qui est le prix courant de toutes les vieilles tragédies.

Quelquefois ces manuscrits atteignent le prix de vingt-cinq centimes, mais alors il faut avoir affaire à un épicière bien littéraire.

Ces onze cents manuscrits de l'Odéon remontent pour la plupart à l'empire, époque qui, comme chacun le sait, fut très-fertile en tragédies.

La comédie en trois actes est également bien représentée dans ces catacombes littéraires.

Quand je dis représentée, c'est une manière de parler, puisque tous ces malheureux manuscrits n'ont au contraire jamais pu voir la lumière de la rampe.

Le public s' imagine assez généralement que les auteurs retirent leurs pièces des mains des directeurs lorsqu'ils s'aperçoivent que ces ouvrages doivent perdre l'espérance d'être mis en répétition.

C'est là une grande erreur : — les auteurs, et surtout ceux qui ont commis des tragédies, ne perdent jamais l'espérance de faire représenter leurs pièces.

Ils se disent toujours : — Le moment viendra où le

directeur comprendra qu'il ne peut faire des recettes qu'en jouant sa tragédie d'*Agamemnon*.

Pour d'autres écrivains et notamment pour les écrivains qui ont quelques bonnes, quelques excellentes mille livres de rente, un manuscrit déposé à l'Odéon ou au Théâtre-Français est tout simplement une question d'amour-propre.

On sait dans la société que M. *** est un homme d'infiniment de talent, qu'il fait des vers et que même il a une tragédie reçue à l'Odéon.

Le fait est qu'elle a été reçue par le concierge.

Sous Napoléon, surtout, une tragédie donnait immédiatement une position dans le monde, et pouvait même faire contracter un mariage avantageux.

Le bruit courait dans le public que l'empereur avait coutume de faire une pension de six mille francs à tout homme de lettres qui écrivait une tragédie en cinq actes et en vers.

Sous la restauration, la tragédie fut également en honneur, — seulement Louis XVIII avait la faiblesse de ne vouloir protéger ouvertement que les tragédies dont les sujets étaient tirés des œuvres d'Horace.

Sous Louis-Philippe la tragédie périclita, et le nombre des manuscrits de l'Odéon ne s'accrut pas d'une manière sensible.

Néanmoins un certain nombre d'étudiants en droit furent affectés de cette terrible maladie que les médecins ont su nommer *tragédia-morbus*, mais qu'ils se déclarent impuissants à guérir. Quelques cas de *tragédia-morbus* se déclarent encore de temps en temps de nos jours dans le quartier Latin.

Les malheureux jeunes gens qui en sont atteints se relèvent au milieu de la nuit, ne pouvant plus tenir à la démangeaison qu'ils éprouvent d'écrire une centaine de vers, et ils ne se recouchent que lorsqu'ils ont terminé leur tâche.

Après cinq à six mois d'un travail pareil, ils accouchent enfin d'une tragédie; à peine sont-ils pères qu'ils prennent leur enfant, et, se voilant le visage à l'aide d'un foulard qu'ils s'appliquent sur le nez, ils attendent le crépuscule pour aller déposer furtivement ce fruit de leurs veilles dans la loge du concierge de l'Odéon.

Puis ils se sauvent à toutes jambes et sans jamais en venir demander des nouvelles!

C'est ce qui vous explique comment on a découvert dans les greniers de l'Odéon onze cents manuscrits.

A l'heure qu'il est, on n'ose pas fouiller dans les caves.

« J'arrive de Rambouillet!... j'ai vu la chasse à la François I^{er} »

— Eh bien ?

— Ah ! quelle belle chasse !

— Vous me rassurez, je n'étais pas sans inquiétude sur l'effet de cette cérémonie, je craignais que les costumes à la François I^{er} n'effrayassent le cerf... et un malheur est si vite arrivé !

— Personne n'a été effrayé, tout s'est admirablement bien passé.

— Vous avez joui du coup d'œil des quarante chevaliers portés sur le programme ?

— Il y en avait plutôt quarante-deux que quarante... seulement il n'y avait que quatorze chevaux.

— La plupart des chevaliers ont donc suivi la chasse à pied ?

— Pas du tout... on les a entassés dans une espèce de charrette... ; ce qui m'a prouvé que les omnibus étaient déjà inventés du temps de François I^{er}.

— Et ils ont suivi la chasse en charrette ?...

— Très-bien... Ces chevaliers, qui n'étaient pas distraits par les soubresauts de leur coursier, criaient : *tayaut ! tayaut !*... plus fort que les autres.

— Que signifie *tayaut* ?

— Ce mot veut dire, dans la langue du seizième siè-

cle : allons, mes braves chiens, courez après le cerf, mordez, mordez ce gibier cornu.

— Tout cela dans le seul mot de tayaut?... C'était une bien belle langue que celle du temps de François I^{er}... Et les chiens couraient-ils?

— Non, parce qu'ils ne comprenaient pas ce tayaut... Des chiens de notre temps sont excusables de ne pas connaître la langue du temps de François I^{er}.

— Vous avez raison.

— Et puis ces chiens avaient une autre excuse.

— Ils étaient fatigués, on les avait peut-être fait venir le matin, à pied, de Paris à Rambouillet.

— Non... mais ils ne pouvaient vraiment pas s'acharner après le cerf... la galanterie le leur défendait.

— Et pourquoi donc?

— Parce que ce cerf, ce fameux cerf dix cors annoncé sur l'affiche...

— Achevez.

— Eh bien, ce cerf était une biche!

Une seule chose m'a contrarié dans cette chasse.

— Laquelle?... peut-être la mort de cette pauvre biche.

— Non, nous n'avons pas assisté à ce pénible spectacle... Le roi François I^{er}, avec cette générosité chevaleresque qui est son plus bel apanage, hier lorsqu'il vit que les chiens ne pouvaient pas forcer le gibier, s'écria : — Je fais grâce de la vie au cerf!

— Excellent prince... Mais alors quelle contrariété avez-vous donc pu éprouver?

— Voici, c'est que pour assister à la chasse, je n'ai pas pu revêtir un magnifique costume que j'avais apporté à Rambouillet de chez Babin... à défaut d'habit du temps de François I^{er}, je m'étais procuré un vêtement complet du temps du roi Dagobert. On n'a jamais voulu m'autoriser à mettre ma culotte, sous prétexte qu'elle était à l'envers... ce qui prouvait bien la fidélité du costume.

— Et quelle raison vous a-t-on donnée?

— C'est que j'aurais offensé la pudeur...

— De la biche?

— Non, de la belle Féronnière.

— Décidément, les ordonnateurs de cette fête ont outrepassé la vérité historique. »

*. L'ambassadeur du Népal est le lion du moment, mais les journaux de Paris ont un grand reproche à s'adresser, c'est d'avoir avancé légèrement qu'il mangeait un bœuf par jour.

Le *Constitutionnel* était même allé plus loin dans cette assertion que je ne crains pas de qualifier de calomnieuse; il prétendait que l'ambassadeur du Népal, se défiant des bouchers de l'abbatoyr Montmartre, avait obtenu du préfet de police l'autorisation de tuer ce bœuf dans la propre cour de son hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Je n'aurais pas même été surpris de lire demain, également dans les mêmes journaux sérieux, que l'ambassadeur du Népal, après avoir abattu ce bœuf de sa propre main, se plaisait ensuite à boire tout son sang.

Cette nouvelle terrifiante avait déjà produit son effet dans le public parisien, et lorsque l'ambassadeur du Népal sortait de son domicile, on voyait tous les pères et mères sensibles du faubourg Saint-Honoré faire rentrer leurs enfants avec la plus vive inquiétude.

On pouvait tout attendre d'un féroce Indien qui a contracté l'habitude de manger un bœuf par jour.

L'ambassadeur du Népal, qui ne lit jamais le *Constitutionnel* sous le prétexte qu'il ne sait pas un seul mot de français, ne se doutait pas des affreux bruits que l'on avait répandus sur son compte; et tel est son naturel débonnaire, que, lorsqu'il appelait des enfants, loin de vouloir les dévorer, il était toujours tout prêt à leur payer des bâtons de sucre d'orge, ainsi que le recommande le précepte de Brahma.

Lorsque les journalistes sérieux ont mis en circulation

cet affreux canard du bœuf de l'ambassadeur du Népal, ils n'ont oublié qu'une seule chose, c'est que la religion de ce prince indien lui défend formellement l'usage de la viande.

L'ambassadeur du Népal se laisserait périr de consommation plutôt que de prendre un simple bouillon hollandais, — quand même on lui certifierait qu'il n'est confectionné qu'avec de vieux dominos.

L'Indien répliquerait avec beaucoup de justesse que ces dominos ont été confectionnés avec des os, — lesquels os ont appartenu à des bœufs.

Du riz et du lait, du lait et du riz, tel est le menu de tous les Indiens pendant toute l'année.

La rédacteur du *Constitutionnel* chargé de la partie des canards avait basé sa nouvelle sur un renseignement qu'il tenait probablement de la concierge de l'ambassadeur.

On amène effectivement chaque matin un animal dans la cour de l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, mais ce bœuf est une vache que les Indiens se mettent à traire eux-mêmes.

Ce lait qu'aucune main profane n'a touché forme à peu près l'unique aliment de l'ambassadeur pour toute la journée.

Et voilà l'homme que le *Constitutionnel* n'a pas craint d'accuser de dévorer un bœuf tout cru!

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

*. La nouvelle comédie en un acte, en vers, de M. Emile Augier, dont nous avons annoncé la réception au Théâtre-Français, est intitulée le *Joueur de flûte*. C'est une œuvre qui, comme la *Ciguë*, est prise dans les mœurs grecques. Mademoiselle Nathalie doit y jouer le rôle de Laïs.

Voici l'ordre des débuts de mademoiselle Madeleine Brohan : Célimène du *Misanthrope* et Sylvia des *Jeux de l'Amour et du Hasard*, — Hortense de l'*Ecole des Vieillards* et le *Legs*, — la *Gageure imprévue* et les *Fausse Confidences*.

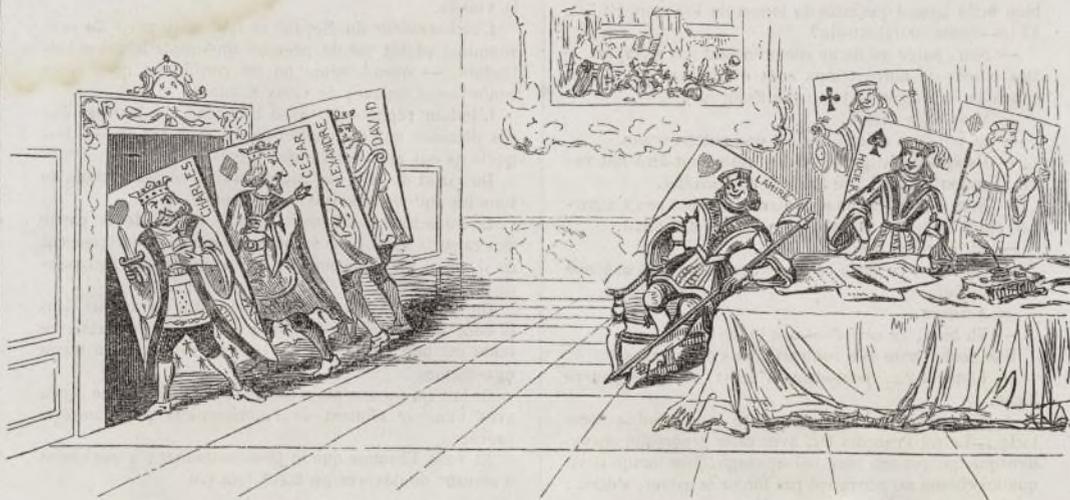
On annonce les prochains débuts de M. Mouchetel, élève de M. Samson, dans l'emploi des financiers.

Mademoiselle Denain vient d'obtenir un congé d'un mois.

*. L'Opéra-Comique a repris, lundi, un magnifique ouvrage que le public dilettante ne manquera pas d'aller revoir : les *Monténégrins*, de M. Limnander. Cette reprise a fait beaucoup d'effet. Jourdan a obtenu un vrai succès dans le rôle de Sergy, qu'il jouait pour la première fois, et que M. Bauche avait créé. Jourdan a rendu ce rôle d'une manière charmante. Hermann-Léon a été fort applaudi dans le rôle de Ziska, une de ses meilleures créations. Sainte-Foy, mesdemoiselles Grimm et Lemerrier ont complété une exécution des plus remarquables. La réouverture de l'Opéra n'a pas empêché la salle de l'Opéra-Comique d'être pleine. Ce qui prouve qu'il y a un public assez nombreux pour récompenser tous ceux qui se donnent la peine de lui plaire.

Madame Ugalde est arrivée à Paris. Dans quelques jours elle fera sa rentrée à l'Opéra-Comique, et cette rentrée ne sera pas un des événements les moins importants de la saison qui commence.

RÉBUS ILLUSTRÉS.



Explication du dernier Rébus.

La fortune en aveugle, 40 pense, cep large, S.
(La fortune en aveugle dispense ses largesses.)

London illustrated news. Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et C^{ie}, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50; — pour trois mois dans les départements, 10 f. 50. — Les abonnements partent du 1^{er} du mois.

Ameublements parisiens, très — magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 66 feuilles sont en vente; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

Le Coloriste de la Fleur. Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

Galerie de l'industrie parisienne. Collection de dessins représentant différents objets de la fabrication parisienne, tels que *pendules, candélabres, métiers à broder, machines*, etc. Prix de la feuille en couleur : 4 fr.

Enveloppes comiques. 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Portraits d'après nature. Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes.
S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Découpures. Sous le titre de *Découpures fantastiques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 13 découpures, et ne se vend que 4 francs.

Albums POUR LA Campagne. Aux personnes qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections de costumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

Diorama en miniature. Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.